

HMod  
I964n

1914-1915

---

# Femmes et Gosses héroïques

PAR

PAUL D'IVOI



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

1915

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés  
pour tous les pays.

140301  
12/10/16

# Femmes et gosses héroïques

Paul d'Ivoi



1915

Exporté de Wikisource le 01/06/2017

1914-1915

---

# **Femmes et Gosses héroïques**

PAR

PAUL D'IVOI



PARIS  
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

---

1915

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés  
pour tous les pays.

## DEUX MOTS DE PRÉAMBULE

---

*En ces années 1914 et 1915, alors que dans le formidable creuset de la guerre, s'élabore une humanité nouvelle, il m'eut semblé irrespectueux d'imaginer des historiettes ainsi qu'aux jours de paix.*

*Gloires, triomphes, deuils, héroïsmes, sont des réalités tragiques. Mon unique ambition est d'apporter la petite part de vérité qu'il m'a été donné de voir et d'entendre.*

PAUL D'IVOI.

Mots de guerre des jeunes filles  
Mots de guerre des mères et des épouses  
Mots de guerre des gosses  
Une mère  
Veuves volontaires  
La folle de Soissons  
La gosse alsacienne  
L'héritage  
Une Serbe  
Conversion par quatre  
Le tirailleur indigène  
Le miracle de la fleurette tricolore  
Christmas  
Polonaises !  
L'œil de verre  
Une héroïque saxonne  
Une Berlinoise qui a trop de cœur  
Alliance latine et échantillon de kultur

*Les Réflexions de Gavroche.*

Comment elles naquirent  
Jour des Morts  
La Belge  
La Reine Élisabeth  
Le Kaiser  
La bonne petite propriétaire  
Les oreilles ouvertes  
La blessure de guerre de Marius



# MOTS DE GUERRE DES JEUNES FILLES

Les historiens nous content que les femmes gauloises suivaient les guerriers au combat, exaltant le courage des braves et flagellant les timides. Quelques mois de lutte ont fait renaître chez les femmes de France la mentalité héroïque de leurs aïeules. Voici quelques « mots de guerre » jaillis de lèvres de jeunes filles, et que j'ai pieusement notés.



Lineke (diminutif affectueux d'Aline) est toute blonde et toute rose. Elle a grandi dans la Flandre catholique. Sa petite âme simplette et pure réprouvait naturellement la violence. Elle ne concevait que pardon, excuse, miséricorde, même pour les pires coupables.

Je la rencontre. Est-ce pour la taquiner ? Peut-être ; mais je lui dis :

— Vous avez lu... : à tel endroit..., cette hécatombe d'Allemands ?

Ses paupières palpitent. Elle pâlit un peu en murmurant :

— Et des nôtres ?

— Oh ! beaucoup moins. La proportion de un à cinq.  
Son visage s'éclaire. Elle joint les mains, et fervente :  
— Que Dieu soit béni !



Me voici sur le quai de la gare d'évacuation d'A... Un train de blessés vient de passer ; un autre est signalé. Durant l'attente, j'écoute deux jeunes filles affiliées à une société de secours, attachées à cette dure besogne que l'on dénomme : « service des trains ».

Je les ai remarquées un instant plus tôt, distribuant vivres, cigarettes, chocolat, sucre, etc., aux dolents voyageurs des trains sanitaires, avec le tact de braves fillettes de France : le nécessaire aux blessés allemands ; les gâteries aux nôtres. Maintenant elles causent :

— Oh ! cette M<sup>me</sup> Z... Quelle ridicule coquetterie ! Être infirmière de la Croix-Rouge et porter aux oreilles des diamants comme des bouchons de carafe !

— Naïve, va ! C'est pour dissimuler les oreilles du roi Midas.

— Elle les a si longues que ça ? Je n'ai pas remarqué.

— Personne ne remarque. On ne voit que les diamants.

Le convoi annoncé entre en gare. Les gentilles « servantes des trains » courent à leur devoir. Soudain, un cri. L'une a reconnu son fiancé, la tête enveloppée de linges. L'éclat d'un shrapnell lui a labouré la joue, traversé la mâchoire.

Le train repart. L'amie enlace sa compagne qui regarde dans



le vague, droit devant elle. Consolatrice, elle prononce doucement :

— Sois courageuse, ma pauvre chérie. Peut-être, il ne sera pas défiguré.

La fiancée secoue les épaules, et redressée en une fierté soudaine :

— Défiguré ! Il aura la médaille victorieuse de 1914-1915 ; on ne verra qu'elle. Cela vaut bien un diamant.



Sur mon bureau, je trouve la lettre d'une autre fiancée. Comment y est-elle venue ? Ceci importe peu ; on sait ma dévotion à M<sup>me</sup> de Sévigné et au genre épistolaire, voilà tout.

Le futur de la signataire s'est « embusqué » comme conducteur de son auto 24 H. P. .

Ancien élève cancre, citoyen très médiocre, il a craint sans doute d'être mauvais soldat.

Bref, il fut embusqué. En brillant uniforme, on le vit continuellement rouler en quatrième vitesse. Toute affaire cessante, il volait sans trêve... nulle part.

Or, revanche d'une immanente justice, cette course effrénée vers des buts inutiles a failli le mener à la mort.

L'auto a fait *panache* (ironie cruelle pour un garçon qui en a si peu). Résultat : bassin fracturé, une jambe brisée.

Un coup moral devait s'ajouter à ce dégât matériel. Celle dont l'éclopé briguait la main lui adressa le joli billet dont je transcris cet extrait :

« Monsieur Albert,

« Je fais, croyez-le, des vœux sincères pour votre prompt rétablissement ; mais je ne puis me tenir de vous féliciter. Une blessure de temps de guerre est presque une blessure de guerre, » Etc., etc.

Je crois que le mariage ne se fera pas.



Aux Champs-Élysées, près du Palais de Glace, où elles fréquentaient peut-être autrefois, d'élégantes jeunes personnes stationnent. Que disent-elles ?

— Aucune lettre de mon frère qui est là-bas !

— Et nous donc. Rien de mes deux frères, ni de mon cousin. À la maison, nous sommes folles d'inquiétude !

Une nouvelle venue se mêle au groupe. Son arrivée motive cet appel de tendre et inconsciente solidarité :

— Voici Laure. Laure, remonte-nous un peu, toi qui n'as personne au feu.

L'interpellée les regarde. Elle a un sourire mélancolique, puis d'un ton très simple :

— C'était injuste, aussi j'y vais moi-même, ou du moins le plus près possible.

— Toi-même ?

— Oui, mon tuteur, le major L..., m'admet à l'hôpital

temporaire de ... (le nom d'une localité de l'Aisne). Je pars demain.

Et toutes, oublieuses de l'angoisse, s'embrassent avec effusion.



Rue des Martyrs à présent. Deux fillettes, arpètes en chômage forcé, ascensionnent vers Montmartre.

— Tu parles, explique l'une avec cet inimitable accent de Paris, un blessé, envoyé en convalescence : pas le rond et pas de train pour son patelin avant ce matin. Je ne pouvais pas le laisser en chandelle dans la rue.

— Bien sûr, seulement...

— Quoi ? Je l'ai monté chez nous. M'man lui a dit : « Repose-toi, mon gars. Colle-toi dans le plumard. Nous, on va à l'hôtel. » Et on s'est débiné dare-dare pour qu'il ne s'égosille pas à remercier.

La compagne de la narratrice marque un geste admiratif :

— C'est bath ! Mais l'hôtel par le temps qui court...

— T'es bête. L'hôtel..., une frime ! On ne travaille pas, c'est pas l'instant de refiler quarante sous au logeur !

— Alors ?

— Alors ? La mère et moi on a dormi dans l'escalier... comme des reines !

Tu as raison, petite arpète, tu es une reine... de cœur.



# MOTS DE GUERRE DES MÈRES ET DES ÉPOUSES

Les jeunes filles méritent l'hommage que vous leur avez rendu, m'écrit-on ; mais ne croyez-vous pas les femmes, mères ou épouses, aussi dévotieusement françaises ? Transcrire leurs paroles est la meilleure réponse à la question.



À cette heure de souffrance commune, les Français se sentent tous d'une même famille. Cela se traduit par un respect plus accentué pour les femmes, les jeunes filles, nos sœurs. Quelques sots pourtant demeurent fidèles à l'inconvenance et se signalent ainsi au mépris public.

Un de ces malappris croise, rue de Passy, une jeune femme jolie, discrète, élégante, dont le visage mélancolique dit la pensée inquiète. Il murmure une lourde galanterie.

Elle s'arrête net. Ses yeux clairs se fixent sur ceux du faquin. D'un grand geste elle embrasse l'horizon du nord à l'est, et lance ces seuls mots :

— Au front !

C'est un ordre, une flétrissure. L'homme demeure stupide. L'énoncé de l'unique et saint devoir l'a étourdi.



Avenue de Villiers, plusieurs dames se réunissent tous les mardis. Elles parlent des « aimés » qui combattent. Elles échangent du courage.

Mardi dernier, M<sup>me</sup> V..., retour de province, pénètre dans le petit cercle. On s'enquiert de son fils, vigoureux sportsman de vingt-trois ans.

— Oh ! répond-elle avec l'inconscience de la honte qui s'attache aux préoccupations égoïstes, je l'ai fait admettre comme secrétaire d'administration. Comme cela, le pauvre chéri n'ira pas à la boucherie.

On imagine le « froid ». Pour réchauffer l'atmosphère, l'une des personnes présentes s'adresse à la maîtresse de maison :

— Chère amie, avez-vous des nouvelles de votre fils ?

— Henri m'a adressé, hier, une lettre pleine de cœur.

— En vérité, s'exclame la mère du secrétaire d'administration. Serait-il indiscret de vous prier de nous en donner lecture ?

L'interpellée riposte aussitôt :

— Très indiscret, chère madame, les lettres de mon fils sont  
*pour lire entre Françaises.*



Trente-huit ans, en paraissant cinquante (son mari l'a quittée depuis un an pour suivre une rivale), la pauvre femme vient d'apprendre par hasard que l'infidèle, blessé au feu, est soigné à l'ambulance n°...

Elle y court. Voici la salle où s'alignent les lits de souffrance. De suite, elle a distingué le sien. Il occupe le lit n° 7. À son chevet est assise une infirmière à la longue blouse blanche.

La délaissée s'approche. Mais le blessé pousse une exclamation. L'infirmière lève la tête. La femme ferme un instant les yeux comme étourdie.

Elle a reconnu celle qui lui a volé son mari.

Mais une infirmière-major a suivi la scène. Elle vient à l'abandonnée :

— Il a été soigné par la personne que vous voyez là... Il lui doit la vie.

— Ah !

C'est un soupir qui fuse entre les lèvres de l'épouse. Brusquement elle tend une main à la rivale, l'autre au blessé ; avec un regard qui renonce, qui pardonne, elle murmure :

— Quand on se regarderait en chiens de faïence... « Tu l'as emmené... tu l'as sauvé... ça va comme ça ».



Dans un cimetière parisien.

Un jardinet entouré d'une balustrade de fer ; une croix étendant ses bras éplorés sur la tombe. Fixée à la croix, une couronne porte cette inscription tragique :

*À mon mari, tué à l'ennemi.*

Toute noire en ses vêtements de deuil, une jeune femme songe douloureusement, les mains crispées sur la grille.

Elle n'entend pas approcher une seconde visiteuse. Celle-ci la considère avec surprise, puis :

— Pardon, madame, je ne vous reconnais pas.

L'interpellée tressaille. Elle tourne vers la nouvelle venue un sourire navré. Cependant elle rectifie :

— Vous ne me *connaissez pas*... non...

Elle désigne la couronne :

— J'ai lu votre peine... Le mien est tombé en Lorraine, je ne sais pas où... J'ai prié sur la tombe d'un frère d'armes, à défaut d'une tombe à moi.

— Votre mari aussi, soupire la veuve ?

Son interlocutrice a une hésitation visible, puis d'un accent volontaire :

— Je ne veux pas mentir ici... Nous n'étions pas mariés.

Elle achève, la voix brisée :

— Mais, vous savez, l'écharpe du maire n'aurait pas ajouté du crêpe.

Les mains des endeuillées s'unissent. Elles s'inclinent ensemble sur la tombe qui, suprême charité, devient l'autel



commun de leur double douleur !



L'autre charité.

C'est à la mairie du dix-huitième.

Une jeune ouvrière, tirant après elle une fillette de deux ou trois ans, est en face de l'employé aux « allocations aux familles de mobilisés ».

— Vous n'avez droit à rien, ma pauvre petite. La loi est formelle. Pas mariée, pas de certificat établissant la vie commune, pas d'allocation !

— Alors, quoi, avec ma gosse, faut mourir de faim ?

L'employé marque un geste apitoyé, mais que pourrait-il ?

— Viens-t-en avec moi.

C'est une voix enrouée, mais bonne, qui vient de prononcer ces mots :

C'est une autre mère accompagnée d'un bambin à peine plus âgé que la fillette. Elle reprend :

— Viens-t-en, que j'te dis. J'ai passé à la mairie, moi. Alors, avec le lardon, je palpe trente-cinq sous. Viens-t-en. Avec du pain et des pommes de terre, y en aura pour quatre.



Plusieurs personnes, par des lettres fort courtoises d'ailleurs,

croient devoir m'affirmer que tous les conducteurs d'automobiles militaires ne sont pas des embusqués.

Qu'elles se rassurent. Jamais il n'a pu entrer dans mon esprit d'attribuer à la généralité des automobilistes qui accomplit vaillamment son devoir, la turpitude de quelques exceptions. Quand un conseil de guerre condamne un déserteur ou un lâche, il ne vient à la pensée d'aucun homme raisonnable que les soldats de la même arme en soient déshonorés.



# MOTS DE GUERRE DES GOSSES

Comme celle de leurs mamans, de leurs grandes sœurs, la mentalité des petits est guerrière. Mars inspire leurs jeux, leurs gestes, leurs actes. Dans leur premier contact avec la vie passe un éclair belliqueux. Écoutez-les :



M<sup>lle</sup> Lili et M. Nono (dix-huit ans à eux deux) échangent ces répliques au square de la Trinité :

— Dis, Lili, jouons au petit mari. On se donnera le bras ; on fera des visites à chaque fauteuil.

Aussi gravement que pourrait parler M<sup>me</sup> sa mère, Lili gémit :

— Impossible, j'ai la migraine.

— Tu ne l'aurais pas si c'était mon cousin Albert, gronde jalousement le garçonnet.

— Naturellement... Albert est boy scout.



M. Bob, dix ans, reçoit un visiteur au salon.

— Maman vous prie de l'attendre un instant. Je vais rester avec vous d'ailleurs... Mais j'aurais dû commencer par vous demander des nouvelles de votre santé.

— Merci, Bob, elle est excellente.

— Et madame ?

— Je la crois bien portante... Je la crois ; car elle n'est pas à Paris.

Alors, Bob, d'un air entendu :

— Je comprends, elle est mobilisée.



Autre mot du même à un sexagénaire qui s'est astreint au pénible service des gares d'évacuation :

— Alors, vous voyez des Prussiens ?

— Blessés ou prisonniers, mon petit ami. C'est en ces seules qualités qu'ils viennent aux gares d'Aubervilliers et de Noisy-le-Sec...

— Je vois, je vois, interrompt Bob, vous faites la guerre de la petite banlieue ; papa a plus de chance, il fait la guerre à la vraie campagne.



Un groupe d'enfants, boulevard du Montparnasse. Je perçois

ces deux phrases au passage :

— À quoi jouons-nous ? Tu as le drapeau ?

— Oui, mais pour le saluer... pas pour jouer.



Avenue des Gobelins, un soldat blessé s'est assis sur un banc. Il fait signe à un apprenti qui le considère avec intérêt.

— Petit, veux-tu aller me prendre du tabac en face. Voilà dix sous.

Le gamin prend la pièce, disparaît à l'intérieur du débit, revient en courant et remet au fantassin le paquet de caporal demandé.

— Mais tu me rapportes les dix sous avec ?

— Je vais te dire. Dans les tranchées d'Argonne, mon père a reçu un paquet de perlot d'une petite gonzesse inconnue... eh ben, c'paquet, j'te l'rends à toi, tu veux bien ?



Julot, jeune chasseur de la maison, m'apporte une lettre dont j'extraits ces lignes lapidaires :

*Tous les journalistes, dont le métier se résume à exciter les Français contre les Allemands, sont bien à l'abri pour continuer leur néfaste besogne.*

Il existe donc un homme qui croit que les Français ont besoin d'être excités... ; un homme qui ignore sans doute les

crimes teutons de Louvain, Malines, Reims, Arras, etc., etc. C'est un phénomène, un mouton à cinq pattes. Ça n'est jamais bien joli les phénomènes. Cette fois, l'anonyme, dans son horreur de la signature, préfère se déclarer :

*Un embusqué, qui n'est pas sur le front, mais qui ne se charge pas d'y envoyer les autres, et ne fait pas de patriotisme dans un bureau bien chauffé.*

Ni là, ni ailleurs, j'en suis certain.

Mais Julot m'honore de son amitié. Il a lu par-dessus mon épaule.

— Ne vous bilez pas, me conseille-t-il. Le client s'est trompé d'adresse. Son papier, c'est pour lire entre Boches.



Dans une ferme, près d'Arras, un sergent lit cet ordre à des soldats d'infanterie :

*Arrêter les enfants isolés. Les Allemands les contraignent à espionner à leur profit, sous la menace de fusiller les parents.*

Il s'interrompt, un des auditeurs a bondi par une brèche du mur. Il reparaît, traînant un petit paysan qui se débat. Le sous-officier commande

— Enfermez-le à la cave.

— Non, non, supplie le gars. Si je ne reviens pas, ils tueront la mère, et je n'ai qu'elle.

La maman ! Une émotion étreint les soldats. Le sergent les consulte du regard, et d'une voix quelque peu tremblante :